

Histoire de Claude, fermer pour ouvrir

Où l'on voit que les relations parents-enseignants peuvent être conflictuelles parce que l'enseignant empiète sur le terrain familial (pratique peu habituelle). Mais où l'on s'aperçoit finalement que le terrain de l'école et celui des parents n'en forment qu'un seul : celui de l'enfant. Où l'on voit enfin l'enfant progresser à mesure que ses relations parentales s'assainissent.

J. QUERRY

1977

Après avoir enseigné cinq ans en primaire, à Paris, lassée des houles d'enfants et des écoles casernes, j'arrive dans un petit village d'une centaine d'habitants, situé sur un plateau du Jura, à huit kilomètres des premiers commerçants : une classe unique, dix à treize élèves de quatre à douze ans. D'abord seule, puis avec l'aide d'une correspondante et d'un stage ICEM je démarre les techniques Freinet (journal imprimé, correspondance, sorties enquêtes, réunions de coopérative).

1980

Je lis *Qui c'est l'Conseil* de C. Pochet et F. Oury (Maspéro) et je fais un stage Genèse de la coopérative. Dès la rentrée, je mets en place les choix de textes, Quoi de neuf ?, les conseils, les ceintures de couleurs de niveau et de comportement, la monnaie intérieure, les métiers. Ici commence l'histoire de Claude.

LA COUVEUSE FAMILIALE

Claude

A dix ans, il est en cours moyen 2^e année avec un garçon de son âge. Deux filles sont en cours moyen 1^{re} année et sa sœur Brigitte en cours élémentaire 2^e année. Il est assez grand, plutôt maigre et un peu voûté. Il ronge ses ongles. Ses dents sont très abîmées. Mes interventions n'y feront rien : **Les enfants ne veulent pas aller chez le dentiste.**

Été comme hiver, il s'habille avec sous-pull, sur-pull, gros lainages... le tout, pantalon y compris, par-dessus son pyjama. Cela se remarque mais **on ne se moque pas.**

A la maison...

Le père boit en cachette, secret de polichinelle. La mère ferme les yeux : **Mon mari est malade, il ne peut pas travailler.**

Il reste à la maison et regarde la télévision avec ses enfants. La mère s'occupe des quelques bêtes et tient le seul commerce du village où ses enfants se servent à volonté en « bonbonneries » : **Il faut bien qu'ils mangent ces petits !** Ni le père, ni la mère ne se rendent seuls dans les champs, à la laiterie ou en réunion à l'école : toujours un enfant les accompagne. Si je n'intervenais pas de temps à autre, Claude et Brigitte seraient souvent absents.

Les enfants ne sortent pas : la mère hurle quand, parfois, ils s'échappent pour jouer au ballon avec les autres. Et bien sûr, ces chers petits la font damner ; aussi la bonne mère prépare-t-elle des menus à la carte !

En cas de conflit, les parents les soutiennent de façon ridicule. Bien que, parfois, Claude soit embauché à couper du bois, à dix ans, il boit le biberon. Il dort avec le père ou avec la mère ou sa sœur. Un bon bouillon de culture ! Voici un texte de novembre 80 (non publié) : **Le cochon. Ma sœur et moi nous nous amusons bien. Nous montions sur le dos des cochons. Nous sommes tombés deux fois. Après nous sommes allés nous coucher, nous avons dormi ensemble.**

Les parents couvent

Ils (se) gardent leurs enfants — cas banal. Le couple est âgé, ces enfants sont inespérés. Mais ici les rôles classiques semblent inversés : les enfants aussi couvent, rassurent les parents. Ils sont pris au piège : le moindre pas hors de la couveuse familiale les culpabilise.

Au village...

qui compte à peine une trentaine de foyers, dix hommes et une femme sont célibataires. Encouragées par les mères à quitter la dure condition d'agricultrice, les filles se marient à la ville : elles s'en sortent.

... on s'inquiète

Les biberons sont de notoriété publique ! On pense à l'avenir des enfants, à Claude surtout. Les gens (me) parlent : **Jamais il ne s'adaptera à la 6^e, jamais il ne saura se défendre, Brigitte c'est pas pareil...**

En classe

Claude est discret et silencieux. Il ne refuse pas de travailler. Il se fait oublier. Un jour, il couvre de chiffres trois pages de cahier. Cela ressemble à des opérations mais n'a rien à voir avec du calcul (1).

Vu son âge et le nombre d'élèves, il est, de fait, chef d'équipe. Il travaille pour les autres plus qu'il ne dirige. De toute évidence, il manque d'autorité et de présence. Il arrive que ses équipiers l'aident à commander.

Au conseil, il est là physiquement. Il respecte les décisions mais ne prend jamais la parole ni pour se plaindre ni pour proposer. Ses métiers se situent hors de la classe : dans la salle d'activité voisine.

Il vit sous la domination de Pierre (dix ans) autoritaire, voire despotique. Claude est une ombre.

(1) Ces pages noircies et ce travail insensé m'inquiètent. Serait-il en train de s'enfermer dans un monde où les chiffres n'ont plus de sens ?

Les souris

En mai 81, je décide de le faire redoubler. Bien sûr, les résultats scolaires sont faibles (niveau CM1), mais surtout, il sera, l'an prochain, le seul grand garçon de la classe. J'espère ainsi qu'il prendra de l'assurance. Les parents sont ravis de cette décision : il ne part pas encore au collège.

En juin, il présente son dernier texte libre :

Mes souris. Mercredi, j'ai vu Robert qui tuait des souris. J'ai voulu faire comme lui. J'ai gratté un trou et j'ai trouvé trois petites souris et une mère qui se blottissaient les unes contre les autres pour avoir chaud. Mon papa est arrivé, il a sorti les quatre souris et je les ai tuées avec mon fusil. Je les ai données à mes chats qui ont bondi dessus. Samedi après-midi, j'en ai tué six petites dans un nid de foin. En tout, j'en ai tué vingt. Mais depuis samedi je n'en ai pas retrouvé.

Pendant l'été, à la fête intervillage, Claude ne défile pas avec nous, il reste dans les jupons de sa mère. Je l'interpelle. C'est la mère qui répond : *Il me tient compagnie, il aurait l'ennui, il est comme ça.*

Une semaine plus tard, pendant la kermesse (cf. « La fête au village » - L'Éducateur n° 13-14, juin 83) je l'aperçois dans son champ, accroupi, il creuse des trous, il chasse (et compte ?) ses souris.

LA CORRESPONDANCE

Le jour de la rentrée (sept. 81)

J'affiche la liste des nouveaux correspondants de Vendée (950 km). Nous écrivons.

A 13 h 30, Louise, la mère de Claude est au milieu de la classe, véhémement :

Je ne veux pas que mes enfants correspondent, je ne veux pas qu'ils partent en voyage. Ma belle-sœur n'a pas voulu laisser partir les siens et ils ne sont pas partis !

— *Si vous ne voulez pas que vos enfants partent en voyage, c'est votre droit. Il n'est point encore question de voyage (2). Pour ce qui est de la correspondance, c'est moi qui décide. C'est un outil pour apprendre à lire et écrire. Je ne m'occupe pas de ce que vous utilisez comme engrais dans votre champ, vous n'avez pas à décider de ce qui se passe à l'école.*

Après son départ, je me fâche :

Ce qui se passe à l'école est secret. Le premier qui redit à la maison ce qui se dit ici, en entendra parler ! Moi aussi je peux raconter des choses...

Nous allons peut-être enfin avoir un lieu fermé, protégé, à distance des parents et du village ? Merci Louise (3).

La mère et la correspondance

Depuis trois ans nous correspondons et organisons des voyages-échanges. Cela n'a jamais été simple d'emmener Claude et Brigitte mais grâce à la crainte de la maîtresse et à la pression des gens du village, ils sont venus à Gérardmer et deux fois une semaine en Saône-et-Loire. Or, Louise a maintenant parfaitement compris le sens que prend cette technique. Les rencontres que font ses enfants ne lui plaisent pas. Elle dit à qui veut l'entendre :

Quand ils seront grands, ils s'occuperont de leurs parents, ils resteront ensemble.

Voilà qui est clair. Ce que l'on devinait s'exprime, et m'est rapporté. Quelques échos de témoins, impubliables, en disent long sur les relations familiales. Le seul avenir envisageable pour Claude et Brigitte : l'inceste (4).

Début octobre...

Claude et Brigitte arrivent avec un mot :

(2) Elle sait cependant que nous avons l'argent nécessaire.

(3) Il est courant, au village, que le prénom remplace « Mme X. ».

Les enfants ne veulent plus correspondre, inutile d'insister.

J'informe le collègue de Vendée, en lui recommandant de faire écrire leurs deux correspondants quoi qu'il arrive.

... Un colis

Claude saute de joie devant une petite image de footballeur ; la correspondance étant une activité prioritaire, on lit, on raconte, puis on se met au travail. Claude et Brigitte, à leur place, attendent.

Allez, au travail, comme tout le monde.

Ils sortent leurs blocs réservés aux textes libres.

Non, vous répondez à vos correspondants.

Ils auraient pu écrire :

Je ne veux plus correspondre.

Non, ils rédigent leur lettre. Et je précise à la classe : *Ni les élèves, ni la maîtresse n'ont le droit de parler de ce que font Claude et Brigitte. Leur correspondance c'est leur affaire.* Le ton est convaincant.

L'incident est clos. Claude et Brigitte correspondront toute l'année, sans histoire et bien heureux d'avoir des amis lointains. L'école n'est pas la maison.

EXISTER HORS DU FOYER

Claude entre dans la classe

Il est responsable de la bibliothèque et de la feuille du conseil (5). Au choix de textes, il présente toujours des emplois du temps. Il travaille et progresse en lecture. Au conseil, il ne parle pas. Responsable d'une équipe, il devient plus efficace. Même discret et silencieux la classe compte sur lui. C'est un grand.

Le fourneau

Un soir d'octobre, je reçois un coup de fil d'une mère d'élève élue au comité de parents : *Louise se plaint qu'il n'y a pas eu de feu à l'école et les enfants ont eu froid.*

Décidément la classe l'intéresse ! Immédiatement, je vais la voir dans sa cuisine. Elle confirme sa plainte. Je demande à voir Claude qui redit comme sa mère. Je le gronde sévèrement devant elle : *Tu es un sacré petit menteur...* La mère ne bronche pas. Son « petit » un menteur ? Oui, c'est Claude, lui-même qui le matin avait allumé le feu, entretenu jusqu'au soir. Le lendemain en classe, plus question de gronder mais d'essayer

(4) Disons plutôt situation incestueuse. La famille est refermée sur elle-même. Seul interdit : sortir, s'éloigner des parents. La libido ne peut s'investir que dans la famille. Au village, on a plus ou moins conscience de cette situation. Lors des voyages ou autres occasions, des voisins essayent de dire... en vain.

(5) C'est une feuille affichée sur laquelle on écrit plaintes, critiques et propositions, avant le conseil. Elle doit être tenue à jour et remplacée.



d'y voir clair : *Tu n'as pas eu de chance. Tu as voulu faire plaisir à ta mère et c'est toi qui es grondé.*

La lessive

Le 10 décembre, il présente le texte suivant :

Le rêve. Quand je me suis levé, j'ai raconté à ma sœur le rêve que j'avais fait. Je faisais la lessive à la main, j'avais mis du Paic-citron. Mais à la place du Paic, j'avais mis du sucre. Quand je remuais, ma maman est arrivée et elle m'a dit : « Laisse-moi faire ». Elle a mis les mains dans l'eau et le sucre s'est mis sous ses ongles. Je suis allé prendre le linge. Là, je me suis rendu compte que les vêtements avaient déteint. Tous les gens venaient voir mon linge et disaient : « Comment a-t-il lavé son linge celui-là ? » Quand j'ai raconté à ma maman, elle a bien ri. Puis, j'ai déjeuné, je me suis habillé et je suis allé dehors secouer les arbres qui étaient pleins de neige.

La lessive familiale est pour le moins collante ! Si le texte libre et la classe coopérative institutionnalisée permettaient à Claude de *laver son linge sale en famille*, autrement dit de *régler ses affaires lui-même*, cela ne me déplairait pas !

La séparation

En classe, Claude et Brigitte sont l'un à côté de l'autre. Cela me gêne et je ne sais comment intervenir. Le 9 février, un visiteur m'aide, s'appuyant sur les institutions (ceintures de couleur en math et en français) : Claude se retrouve à côté de Sophie, séparé de sa sœur.

« *Le champion* » présenté par Claude, le 26 février :

Il y avait une fois, un rat, une chèvre et un taureau. Un jour, la chèvre proposa à ses amis d'organiser une course. Ils tracèrent une ligne et la tortue annonça le départ. Ils détalèrent à toute allure. Le taureau prit beaucoup d'avance mais le rat filait encore plus vite. Tout à coup, il vit un chat et se précipita dans un trou. Près de l'arrivée, la chèvre aperçut un loup, vite, elle se réfugia à la bergerie. Le taureau, lui, n'a peur de rien. Il arriva donc le premier. Il était le champion.

Ce texte est élu. Ce taureau champion n'est pas pour me déplaire. Claude va-t-il foncer ?

Au conseil, huit sur onze acceptent de lui obéir. Des progrès scolaires s'inscrivent, les parents semblent s'en réjouir. Du 3 au 10 mars, Claude et Brigitte reçoivent, comme les autres, leurs correspondants. Leur père présente sa ferme aux deux classes réunies.

COUPE-MOI LE BOUT...

Dire et redire la loi...

Le 19 mars, un petit de six ans s'appro-



che de mon bureau et lance à la cantonade :

— *Quand je viens vers la maîtresse je crois que c'est ma maman.*

Je saisis l'occasion :

— *Non, c'est différent. Tu as combien de maman ?*

— *Une seule.*

Je poursuis :

— *C'est la seule femme avec laquelle tu ne pourras jamais te marier. Tu aurais une sœur, tu ne pourrais pas non plus.*

Je jette un regard à Claude...

Vous pouvez vous marier avec qui vous voulez, autant que vous voulez sauf avec votre père, votre mère, vos frères et vos sœurs.

Chacun retourne à ses activités.

La « castration » du marteau (6)

Une semaine plus tard, le 26 mars, au choix de textes : « Les outils » de Claude.

Il y avait une fois un marteau qui avait le manche trop long. Il demanda à sa cousine la scie :

« Coupe-moi le bout de mon manche ». La scie lui répondit : « Mes dents ne coupent presque plus, mais je veux bien essayer de te couper ton manche ». La lime arriva : « Que puis-je faire pour vous ? » La scie répondit : « Aiguise-moi mes dents ». « Oui », dit la lime. Elle aiguisa les dents de la scie et celle-ci put couper le bout du manche qui dépassait.

Je suis sidérée. Vite accueillir, faire signe que j'ai entendu, lui dire quelque chose... mais quoi ? Sûrement pas lui communiquer mon interprétation !

— *Et ton marteau, il est content ?*

— *Oui.*

— *Et toi ça va ?*

— *Oui.*

— *Alors tout va bien.*

En avril, Claude travaille beaucoup, s'affirme dans son équipe. Et ses progrès scolaires se confirment.

Un rappel nécessaire

Le 1^{er} mai, je vais chez Louise faire quelques courses. Nous sommes seules, elle attaque :

— *Claude a perdu, ou plutôt on lui a volé ses sous (monnaie intérieure). Il est rentré en pleurant.*

Elle a semble-t-il fait son enquête et grondé deux grandes filles.

— *Elles lui tapent sur la tête avec un cahier, elles se moquent de lui.*

Que signifie cette histoire ? Vrai ? Faux ? Je n'en sais rien.

— *Vous n'avez pas à vous occuper des histoires de gamins ! Ces choses se règlent à l'école. Et si Claude n'en parle pas lui-même, je ne veux pas le savoir. Vous faites du tort à votre fils à le protéger ainsi. Il est bien assez grand pour se défendre. Comment fera-t-il l'année prochaine en sixième ?*

Les larmes lui montent aux yeux, mais ce n'est pas le moment de s'attendrir.

— *Méfiez-vous de ce que racontent vos enfants.*

— *On m'en dit tellement sur eux !*

— *Ne vous inquiétez pas. Les vôtres ne sont ni pires ni meilleurs que ceux des autres. Ce sont des enfants.*

Le lundi suivant, Claude est absent. Les filles se plaignent de s'être fait gronder par Louise : *Vous en parlerez au conseil*. Or, il n'en sera pas question. Claude ne dira rien non plus. C'est son affaire.

(6) Il n'est pas question ici de mutilation pénienne ! Le mot est pris dans son sens psychanalytique de castration symbolique : abandon définitif dans l'image inconsciente du corps d'un lien fantasmé de fécondité qui érotise la relation de l'enfant avec ses parents et les adultes auxquels il les associe. Ce renoncement obligatoire à une toute-puissance imaginaire est souvent vécu, dans un contexte où tout est interdit, comme une castration réelle si l'énergie libidinale libérée ne trouve pas à s'investir ailleurs, hors de la famille.

Dernière épreuve

Pour la quatrième fois, les parents refusent l'autorisation de partir, mais Brigitte, en classe, ne cesse de parler comme si elle partait. Je refuse d'entendre, je suis sourde : j'en ai marre. Avec l'accord de l'inspecteur, je mets en place un transport scolaire qui emmènera les malchanceux dans une autre école, à cinq kilomètres. Le voyage peut se faire sans eux, qu'ils se débrouillent. Cette fois, pour que je fasse une démarche auprès de leurs parents il faudra que les enfants le demandent.

Deux jours avant le départ, je prends Claude et Brigitte à part et leur propose deux solutions :

— *Ou je ne bouge pas et vous ne viendrez pas, ou je vais voir vos parents et vous venez avec moi pour essayer de les faire changer d'avis.* Claude, la voix étranglée :

— *Voir nos parents.*

Je pars avec eux. Ils s'échappent dans les champs, mais ils ne pourront pas échapper aux conséquences de leur choix.

Je reste une heure et demie rivée à la table de la salle de séjour surchauffée. Je vois successivement le père seul, puis le père et les enfants (après qu'il les ait cherchés pendant un quart d'heure). De la cuisine où elle écosse des petits pois, la mère hurle : *Je ne veux pas qu'ils partent !*

Puis la mère seule, puis le père et la mère, puis les deux enfants, et enfin la famille réunie.

Je les connais depuis cinq ans. J'écoute ce qui se dit au village. Mon statut d'institutrice me permet de leur dire beaucoup de chose (7). Je ne fais que répéter à la mère : *Vous êtes contente d'avoir vos enfants. Ce serait normal qu'eux aussi un jour puissent avoir des enfants à leur tour. Ainsi, vous seriez grand-mère.*

Finalement, les parents sont d'accord pour laisser partir leurs enfants... qui, au dernier moment, se mettent à pleurer pour ne pas partir. Je leur laisse les papiers et je pars avec l'impression d'avoir perdu mon temps et mon énergie. Le lendemain, Claude et Brigitte rapportent leurs autorisations signées et nous annoncent leur départ en voyage avec une joie non dissimulée :

— *Que s'est-il passé ?*

— *J'ai décidé mon frère, mon frère a décidé ma mère, ma mère a décidé mon père, voilà.*

Mystère des chaumières. Peu importe. Moi aussi je suis contente, car si le voyage est utile pour tous les enfants de ce village isolé, il l'est bien davantage pour ces deux-là.

Grandi, bronzé, débrouillé, vivant

Tout se passe sans problème. Claude, avec l'aide d'une fiche-guide préparée à l'avance, guide le groupe dans les couloirs du métro à Paris, au grand étonnement et admiration des trois parents accompagnateurs. Claude profite au

maximum de tous les instants et, renonçant à sa carapace vestimentaire, il réussit à se baigner comme les autres. Sur mon conseil, il rassure sa mère qui téléphone. Tous les enfants sont enchantés. On revient grandi, bronzé, débrouillé. En juin, sur mon journal de bord : *Depuis notre retour, Claude est en short et tee-shirt. Cela se remarque. Ses épaules se sont élargies, il plaisante les filles et ne manque pas d'humour. En classe, il parle au conseil, se plaint, se défend, propose et intervient avec à propos. Il ose. Les résultats scolaires sont honorables, voire bons en math. Il part en sixième (8).*

QUE S'EST-IL PASSÉ ?

Claude a grandi

Rien d'extraordinaire. Ce n'est sans doute pas si simple. (Cf. : *Qu'est-ce qui les fait grandir ?* de R. Laffitte in *Retrouver le désir* - Éditions Syros.)

C'est en décembre que Claude rêve de lessive sucrée, en février que le taureau, parce qu'il n'a pas peur, devient champion, en mars intervient la loi et le marteau raccourci. Quelque chose bouge quelque part. Ce qui ne nuit en rien aux résultats scolaires.

Reste seulement à tenter de répondre à l'éternelle question.

Qu'est-ce qui a agi ?

Deux événements (9) semblent avoir marqué un tournant pour Claude.

Un lieu fermé, bien délimité...

En 1979, j'avais entendu : *Tenez, Madame, un texte pour VOTRE journal.*

En 1981, j'ai entendu : *Il est beau, Madame, NOTRE journal.* Pour les élèves, la classe existe à présent. Mais

(7) *J'en sais bien davantage... Pour des raisons évidentes de discrétion, je ne peux ni dire, ni écrire... De plus, j'ai l'impression que ce que je sais (au bout de cinq ans) n'est que la partie visible d'un iceberg... de détresse qui s'ignore.*

apparemment Claude demeure hors coup, imperméable. Protégé par les vêtements maternels, il fonctionne comme une ombre. Les pages couvertes de chiffres, signe de danger ?

La mère vient parler en classe en septembre 81. Son intervention indique que la classe intéresse Claude plus qu'il n'y paraît. Celle-ci prenant forme et cohérence lui vole son « petit » et cela devient criant avec la correspondance et les voyages-échanges. Ma réponse lui barre la route : *Je ne nous laisserai pas envahir par les parents.* Comme les autres, Claude a entendu. Nous avons enfin un lieu protégé, indépendant dans lequel le désir peut s'investir. En somme, l'école ouverte et accueillante... dont j'ai (et nous avons) la clé.

... marqué par la loi

Les lois de la classe certes, mais aussi la loi humaine, c'est-à-dire la prohibition de l'inceste. Quand un petit parle, je ne rate pas l'occasion. (Les lectures et les stages se révèlent là fort utiles.) Quelques jours plus tard, Claude présente les outils. Une « coupure salvatrice » qui permet de renoncer à la couveuse familiale pour se tourner vers les autres et grandir.

L'histoire de Claude s'arrête-là. Vous a-t-elle plu ? Elle vous évoque peut-être certains élèves ? Personnellement, elle ne m'intéresse pas. Ce qui, par contre, m'intéresse c'est la question :

QU'EST-CE QUI A PERMIS QU'IL SE PASSE QUELQUE CHOSE (pour Claude et les autres) ?

Les interventions dans la famille

J'interviens de mon lieu : la classe. Cette classe que depuis septembre 80, je

(8) *La 6^e se passe bien. Il se fait des copains. A la maison, il aide efficacement et à l'occasion rabroue sa mère.*

(9) *D'autres se sont produits, à mon insu et ont sans doute joué un rôle. Mon journal de bord est (et ne peut qu'être) subjectif.*





partage avec les enfants et que je suis fermement décidée à défendre. Soit. Mais, de là, à m'autoriser à intervenir, à m'immiscer dans la (sacro-sainte) famille ! On n'a pas le droit, on n'agresse pas les gens de la sorte ! Que la petite institutrice reste à sa place ! Je devrais donc être coupable, et plus encore : il m'est arrivé d'abandonner mon poste, de laisser la classe au travail pour aller chercher Claude et Brigitte chez eux, sous le regard étonné (et complice) du maire.

Le plus souvent, je n'ai pas le temps de m'interroger : je ne prêche rien, j'ai quelque chose d'urgent à dire. Dans la cuisine ou la salle à manger, ce n'est pas Françoise T. qui interviennent, c'est LA MAÎTRESSE D'ÉCOLE qui, étant dans la loi, parle au nom de la loi, poussée par le groupe qui reçoit les appels de Brigitte ou de Claude. C'est toujours à propos d'un événement qui concerne la classe (le fourneau, le voyage, etc.) que je vais voir Louise ou son mari. Les parents de Claude ne renvoient pas LA MAÎTRESSE. Il est même probable qu'ils soient sensibles au fait qu'elle s'intéresse à leurs enfants (et à eux). Dans ce cas précis, ne rien dire et laisser faire m'auraient rendue coupable bien davantage.

Ces interventions dont je me serais volontiers dispensée créent des ponts, des passages possibles, des « praticables » entre l'école et la maison, deux mondes si différents.

Cette année-là (81-82) ces interventions se sont révélées utiles. Or, ce ne sont pas les premières. Au cours des quatre années précédentes, il y en avait eu d'autres : à propos des absences, des dents, des voyages, etc. Pourtant, Claude n'avait pas particulièrement progressé.

La classe, les techniques

Journal, correspondance, sorties-enquêtes, voyages, réunions coopératives du samedi, etc., toutes ces techniques mises en place en 1977 étaient connues, utilisées par les enfants. Elles n'avaient pas, elles non plus, permis à

Claude de se passer du biberon et du pyjama. L'histoire de Claude commence en 81. Que s'est-il passé en 81 ? Il y a eu un avant et un après. Je pense à la goutte de vinaigre qui fait prendre la mayonnaise...

Autre chose peut-être...

dont seuls les résultats sont spectaculaires. En septembre 80 commence l'institutionnalisation de la classe. Jusque-là j'avais l'impression d'une juxtaposition d'activités baignant dans une idéologie optimiste. Les enfants étaient contents de venir dans ma classe, j'étais leur maîtresse : j'étais la classe.

En quelques mois, la classe change, elle prend forme et cohérence. Le « bateau ivre » a désormais un gouvernail, une ancre, un radar, des dispositifs de sécurité... Le capitaine semble y voir plus clair et parfois les matelots conduisent le navire...

Aucune « révolution pédagogique », pas de technique miracle, les choses ont été dites, précisées, marquées, elles ont pris sens pour tous.

Aux techniques Freinet « traditionnelles » : choix de textes libres à main levée, mises au point coopératives, journal (bien) imprimé, correspondance (régulière), enquêtes utilisées, (albums échangés, journal), etc. se sont ajoutées de petites institutions qui soulignent les échanges (monnaie intérieure), précisent les niveaux et les progrès (ceintures de couleur), permettent l'élaboration permanente des décisions communes qui font la loi à tous (y compris la maîtresse).

Autant de points d'ancrages, de lieux, de repères qui permettent d'accrocher le désir dans la classe : justement ce qui ne convient pas à la mère de Claude. La classe existe à présent, avec ses limites et ses lois précises : un lieu qui peut être ouvert ou fermé. Ainsi, à chacun, est donné : liberté-pouvoir-responsabilité. Ainsi, en sécurité chacun peut s'investir, parler, écrire et décider. Ce que fait Claude (comme et avec les autres). En

mai, il aura enfin le courage de répondre : *Voir nos parents*. De là à penser que la classe coopérative aurait, de surcroît quelques effets jusque dans les familles (10).

En juin, Louise réussit à se réjouir des progrès de son fils :

— *Je vous remercie beaucoup pour Claude.*

— *De rien, Louise, c'est mon métier.*

Françoise THÉBAUDIN

École primaire La Martinière - Crossac - 44160 Pontchâteau

et Genèse de la coopérative

(10) Cf. Histoire d'un sevrage. R. Laffitte et Genèse de la coopérative - BTR n° 39 (PEMF).



BIBLIOGRAPHIE

Éducation nouvelle, méthodes actives, pédagogie institutionnelle : des réponses qui durent. Des articles de D. Graudière, H. et D. Bassis (GFEN), G. Mauge (CEPI), F. Oury, Jean Le Gal (ICEM), J. Pain, C. Vogt.

Questions politiques : Lettre d'E. Freinet, lettre d'H. Bassis à la mort de C. Freinet. Histoires du mouvement Freinet (R. Bobichon) et des rapports ICEM-GFEN (H. Lethierry). Genèse de la coopérative (1) : Deux monographies d'enfants inédites.

Itinéraires enseignants : Tentatives, en stage de qualification 16-18 ans ; un voyage-échange à la Martinique ; en IMP... Colloques, lectures, stages...

La revue *Traces de faïences* n° 2 est un numéro qui réunit le groupe français d'Éducation nouvelle, le collectif des Équipes de pédagogie institutionnelle, l'Institut coopératif de l'École moderne, Genèse de la coopérative (F. Oury), la dialectique éducative (C. Vogt), Matrice...

Éditions Matrice, 71, rue des Camélias 91270 Vigneux. (Tél. : 69.42.13.02)

(1) Genèse de la coopérative :

Un lieu, un petit groupe fermé qui produit des monographies (1), des livres (2) et des stages (3) ; c'est un des groupes de travail de l'ICEM.

(1) Cf. Cahier *Genèse de la coopérative*. (2) Une journée dans une classe coopérative. R. Laffitte. Éditions Syros (Collection Contre-poisons).

L'année dernière, j'étais mort... signé Miloud - C. Pochet - F. et J. Oury - Éditions Matrice (Collection PI).

(3) Ces stages ont lieu l'été. S'adresser à Jean-Claude Colson - 20 Chemin Saint-Donat - 13100 Aix-en-Provence.